

Benjamin
PLANCHON

**SOIS CLÉMENT,
BEL ANIMAL**



MIALET



BARRAULT

Sois clément, bel animal

Du même auteur

Capsules, Antidata, 2018

Le Domaine des douves, Mialet-Barrault Éditeurs, 2022

Benjamin Planchon

Sois clément, bel animal

roman

Mialet-Barrault Éditeurs
3, place de l'Odéon
75006 Paris

www.mialetbarrault.fr

© Mialet-Barrault, département de Flammarion, 2023.
ISBN : 978-2-0804-1602-5

*À la mémoire, encore vive, de mon cher H.P.,
dont la résolution a su me tirer de toutes les embûches.*

*L'air est immobile.
Que les oiseaux et les sources sont loin !
Ce ne peut être que la fin du monde,
en avançant.*

Arthur Rimbaud

Nous dansons dans un furieux ennui.

David Bowie

Au dixième jour, l'homme illimité atteint l'océan. Sa vieille barque prenait l'eau et coulerait bientôt, mais cela était égal. Fouetté par un vent glacial, mordu par les embruns, il frissonna de joie. Il n'y avait plus rien d'humain dans son regard. Tout était neuf, hostile et sans issue. Il leva les yeux et observa les immensités. La nuit crépitait d'étoiles inconnues. Il était le premier à contempler ces cieux. Un étrange sourire flottait sur son visage. Il accueillait, triomphal, la cruauté du monde. Implacable, souverain, il filait vers son naufrage. Son corps étincelait de réalité. Il était incontestable.

CHAPITRE I

Je suis bourgeois. Tout en moi l'est. Mes manières et mes aspirations sont bourgeoises, et avec elles mes peurs, ma sensibilité, mes centres d'intérêt. Ma voix est bourgeoise, comme ma démarche et mon alimentation. Mes pensées les plus secrètes le sont tout autant ; même mes rêves sont ceux d'un bourgeois. Je ris, je mens, je souffre et j'aime en bourgeois. Rien n'y échappe. Enfant, déjà, j'étais bourgeois. J'écarquillais mes grands yeux bourgeois en contemplant les nuages qui, du seul fait d'être regardés par moi, devenaient bourgeois. Ce que je mange est transformé automatiquement en nourriture bourgeoise et n'importe quelle musique, une fois arrivée à mes oreilles, devient bourgeoise. J'embourgeoise tout ce qui me touche. Parions que j'étais un fœtus bourgeois, niché dans son domaine, et que mon premier cri s'explique par le fait que ma naissance fut une expropriation ; la section du cordon ombilical, une perte de capital. Je suis sans aucun doute issu d'un spermatozoïde bourgeois et d'un ovule bourgeois.

Évidemment, je descends en ligne directe d'une amibe bourgeoise qui, à l'ère précambrienne, plus de trois milliards d'années avant la création des *hedge funds*, fit fructifier son capital génétique en accédant au stade pluricellulaire.

Depuis le sixième étage d'un superbe immeuble haussmannien, niché à la cime de la Bourgeoisie, je contemple le Quartier latin, ses marchands de thé, ses galeristes, ses passants pressés et élégants. Une fourmilière quatre étoiles. Ce monde n'est pas tout à fait le mien, mais il me reconnaît comme l'un de ses enfants.

— Considérez cela comme un acte de purification, me dit Malo en me servant un verre de rhum brun. Considérez cela comme une cérémonie de passage.

Un soleil bas caresse les tapisseries gothiques qui couvrent les murs de son bureau. La décoration de la pièce est de grand goût, quoiqu'un peu désuète, avec ses meubles en bois de chêne et ses épais abat-jour. Un bureau d'éditeur, imposant, à l'ancienne, qui sent le cuivre lustré et un peu la poussière. Entre les bouquins et les manuscrits, j'aperçois des piles de Sudoku inachevés. Malo m'a fait venir pour, a-t-il dit, m'annoncer une « nouvelle génialissime ». Il n'est pourtant pas du genre à s'enthousiasmer. Il me tape sur l'épaule en poussant un petit grognement qui est sûrement un rire et me tend le verre de rhum.

— C'est que je déteste boire le matin, lui mens-je.

— Il va falloir vous défaire de ce que vous croyez être, Benoît, dit Malo en se servant à son tour un verre généreux.

Ses yeux se plissent d'une drôle de manière. Je ne lui connaissais pas cet air gourmand, presque enfantin. Malo Barillet, éditeur de prestige depuis quarante ans, chevalier des Arts et des Lettres, immense professionnel respecté de tous et revenu de tout, mémoire vivante de la littérature française, conseiller de Deleuze, exégète de Barthes, jadis proche de Gracq et de Dolto, soutien de Koltès et ami de Daoud, ce même Malo Barillet a l'air d'un gamin impatient. Mimant un pas de danse sur son tapis persan, l'œil rieur, il attend que j'accepte son offre alcoolisée. Il me propose un pacte. Sans surprise, je finis par empoigner le verre qu'il me tend.

— Je veux bien vous suivre, lui dis-je, mais uniquement pour ne pas vous laisser boire seul. C'est la charité qui m'anime.

— Vous avez tellement de bonté en vous. Vous êtes un saint, dit Malo en lapant déjà quelques petites gorgées d'alcool.

— Sûrement, dis-je. Mais à partir de maintenant, vous êtes responsable de tout ce que je pourrais faire. De toutes mes folies.

— Ne l'ai-je pas toujours été ?

Un petit rire secoue l'éditeur. Il ne m'a visiblement pas attendu pour trinquer. Son légendaire catogan gris clair danse dans sa nuque, tandis que sa bouche

se tord d'un sourire. Je remarque la longueur exceptionnelle de ses canines.

— Le film se fait, Benoît. Voilà ce que nous fêtons. Voilà pourquoi nous buvons. Les négociations ont abouti hier, dans la nuit. La production a tout validé. Yanis a signé.

Je pourrais l'embrasser, là, sur-le-champ, sauter à son cou comme à celui d'un vieux père. Le film se fait. Me voilà qui entre dans le club restreint des écrivains adaptés. « Porté à l'écran », dit-on, et par l'un des deux ou trois réalisateurs les plus cotés du moment. Yanis Saint-Saëns, et sa Caméra d'or. J'imagine déjà le regard humide de ma fille – j'ai toujours pensé que j'aurais une fille ; je l'appelle Alizée et lui prête de jolis traits rieurs. Je peux presque la voir foulant un tapis rouge, sa petite main agrippée à la mienne, le cœur tremblant de fierté. Je la hisserais sur mes épaules et elle contemplerait le parterre de photographes, éperdue d'admiration pour moi. Pire, je la veux *envieuse*. Je veux que le monde entier m'envie et se sente par mon génie écrasé. Le film se fait. Je ferme les yeux un instant et, oubliant l'odeur vulgaire et entêtante du rhum, j'écoute cette petite joie qui gonfle en moi. J'appelle cette joie *bourgeoise*. Elle n'est qu'un narcissisme. Mais elle est si douce. Sucrée comme un rhum arrangé.

J'ai ressenti cette même volupté lorsque, voici deux ans, j'ai reçu le message des Éditions Realis dans lequel Malo m'annonçait qu'il souhaitait publier mon livre. Pour un écrivain, le fait d'être

édité est un anoblissement. En cela, la littérature échappe presque à la Bourgeoisie – c’est une affaire d’aristocrates. J’ai d’abord douté du sérieux d’une maison prête à éditer mon petit roman bizarre, mais Malo était un grand nom. Une sorte d’aventurier. Lorsque j’ai fini par y croire, j’ai eu le sentiment d’une sanctification. On m’élevait au-dessus du rang des mortels. On faisait de moi un éternel. Le descendant d’Homère, de Shakespeare et d’Hugo. Aujourd’hui, bien sûr, je vois les choses autrement.

— À l’heure où je vous parle, reprend Malo en se servant un autre verre, un fonds d’investissement franco-australien débloque des millions de dollars pour financer la mise en production du *Jardin*. Les fonds seront transférés depuis des comptes taiwanais. Tout cela est réel, maintenant. Vous réalisez ? Toute cette histoire se transforme en quelque chose de réel. L’argent file à toute vitesse à travers les continents. Il nous traverse. Il nous traverse littéralement : les *datas* passent à travers nos corps, dans les flux de communication. J’y pensais hier pendant mon cours de pilates. L’argent est partout ; on baigne dedans, où que l’on soit ; il flotte dans les airs, dans le *cloud*, et nous cerne, comme un dieu méfiant. Je me disais ça, « un dieu méfiant », en plein exercice de gainage. Nous ne comptons même plus pour lui. Il n’a plus besoin de nous. Ces histoires me rendent triste. Les nombres ont tout gagné, Benoît. Est-ce qu’il vous arrive de penser que vous êtes, comment dit-on, obsolète ? De la vieille chair toute tiède et

concrète, dans un monde virtuel, sans contour ni odeur. Voilà ce que je dis : vive les sueurs et les croûtes. Vive les poils et les morves. Vous savez bien que j'ai raison. Vous devriez essayer le pilates. Ça ouvre.

Malo commence à être joliment ivre. Son menton est traversé de petits mouvements saccadés qu'il ne semble pas maîtriser et il termine ses phrases par une sorte de grognement de fond de gorge. Son front se couvre de transpiration. Il engloutit, cul sec, un autre verre, et pousse subitement un cri triomphal.

— Mais le film, quelle joie ! Il faut fêter ça ! Vous savez à quoi je pense ? À un gâteau en forme de Marie Stuart. Ça peut marcher, à condition qu'on ait de grands professionnels. Mais c'est sans doute un peu ridicule. Et puis pourquoi Marie Stuart, d'ailleurs ? Ça vient du livre, c'est ça ? Ou est-ce un autre livre ? Le prochain ? Je ne sais plus trop ce que je dis, Benoît. J'aimerais être plus sage. J'aimerais devenir un moine, un petit moine chauve à la voix douce et à l'œil malicieux. Mais j'y pense, venez donc au Finnegan's ce soir, on fera une cérémonie ! On allumera des cierges, on enfilera des toges et je vous verserai dessus une grande jarre de Guinness, comme on avait fait pour Teuland. Vous auriez vu ça ! Quel grand vivant il a été. Quel trou dans la photo. Il me manque affreusement.

En Bourgeoisie, la carrière d'écrivain est sans doute la seule où l'on peut jouir d'un important prestige (un capital symbolique, dit-on en levant le

petit doigt) tout en ayant des revenus extrêmement modestes, voire en frôlant le prolétariat. Certains artistes aiment d'ailleurs souligner qu'ils « ne font pas ça pour l'argent » et voient en cela la condition même de leur dignité. Comme s'ils n'avaient pas de crédit à payer, de dents à soigner et de ventre à remplir. Comme s'ils n'avaient pas de corps. J'aimerais tant écrire pour l'argent.

La rédaction de mon premier recueil de nouvelles, *Cellules*, aux éditions Antimatière(s), m'a pris un an et m'a rapporté en tout et pour tout 420 euros ; j'ai mis deux bonnes années à écrire mon roman, *Le Jardin des délices*, pour lequel les Éditions Realis m'ont versé [*note de l'éditeur : cette somme est confidentielle par engagement contractuel*] ; et c'est sans compter les textes non publiés, dont l'écriture m'a pris (m'a coûté) des années. Il n'y a probablement pas de travail moins rentable. Rapporté à l'heure, je gagnais nettement plus lorsque j'étais ouvrier dans un multiplexe des Halles et que je me faufilais en douce dans les salles pour m'échapper un peu du monde. Depuis l'obscurité des sorties de secours, j'assistais au déchaînement des rayons lumineux qui semblaient vouloir pulvériser l'écran, comme si les films tentaient de laisser leur marque sur la réalité. Une fois les bobines terminées et la lumière rallumée, la salle était intacte. Il ne s'était rien passé. Mais nous y reviendrons au chapitre IV.

— Quel chapitre IV ? dit Malo, qui a l'air d'avoir dessaoulé subitement. Pas de précipitation, mon

garçon. Demain, vous rencontrerez Yanis dans ses studios. Vous verrez les réalités qu'on fabrique là-bas, le vent qui y souffle, les masques qu'on y porte. Visiblement, il a des choses à vous dire ; des choses tout à fait capitales. Ne vous laissez pas impressionner, Benoît. Je sais comme vous êtes impressionnable et Yanis est impressionnant. Il a du charme et connaît ses manœuvres. Un vrai paon. Ses yeux sont des trous bleus, magnifiques, des gueules qui vous engloutissent. Considérez-le comme un forain sublime. Vous verrez, il vous servira un festin de fausses nourritures. N'acceptez aucune de ses propositions avant de m'en parler. Restez méfiant, sur le qui-vive. Ne tombez pas dans ses panneaux. Jurez-le !

Je promets à Malo d'être ferme et impassible. Un authentique dur à cuire. Il me contemple en soupirant et m'offre un petit cigare. Il sait bien que je suis battu d'avance. Yanis ne va faire qu'une bouchée de moi.

Au neuvième jour, l'homme illimité, debout dans sa barque, affrontait la tempête qui fracassait la réalité. Il se tenait droit dans les déchaînements, étreint par une gaieté obscure. Le tonnerre craquait avec une telle fureur qu'il semblait déchirer le soir. Le fleuve s'agitait, constellé de tourbillons, et la barque menaçait de couler. Un nouvel ordre cherchait à naître. Une authentique brutalité. Il savourait en riant chaque instant de sa chute. Dans les entrailles de l'orage, il apprenait l'humilité.

CHAPITRE II

J'ai une certaine tendresse pour l'échec. Il ne me fait pas peur et j'en fais mon allié. Peut-être est-ce l'habitude – rater est devenu une seconde nature.

Évidemment, mon premier roman fut un fiasco. Il est passé inaperçu, furtif, sous les radars. Mon éditeur n'avait jamais été confronté à un tel degré d'indifférence. Il en a développé des poussées d'eczéma. Pour ma part, cette débâcle ne m'a pas surpris et à peine déçu, même si, c'est humain, je me suis laissé aller pendant quelques semaines à regarder en boucle des vidéos de jardinage et des documentaires sur les grands génocides. Il est vrai que j'avais été naïf. J'attendais, un peu bêtement, que la publication de mon livre bouleverse ma vie ; j'imaginai des virées nocturnes, des célébrités ivres, des cocktails décadents et des acclamations. Ce ne fut que du silence. Le roman n'intéressait personne. La presse est restée muette ; les libraires regardaient ailleurs, un peu gênés ; le public était loin. Quelques ventes, presque rien. Je voyais, impuissant, le livre glisser mollement vers sa zone

d'anéantissement. Englouti par le flot de nouveautés, noyé dans le flux, il agonisait au fond des stocks. La poussière s'est élancée vers lui, puis le rebut s'en est régala.

J'aime penser qu'il a été recyclé en quelque chose de plus utile qu'un roman, comme un sous-bock ou une notice de médicament. Lorsque je trouve un prospectus dans la boîte aux lettres, il m'arrive de le coller contre mon nez et de le renifler en fermant les yeux. J'y cherche, cachée derrière les réclames pour des cercueils en acajou ou des burgers halal, une présence. La trace de mon *Jardin des délices*.

Malo, dans cette affaire, a perdu une petite fortune. Il aurait tout aussi bien pu jeter directement un gros sac de billets au fond d'un lac du bois de Boulogne, ça lui aurait fait gagner du temps. Quelques mois après la parution, les yeux humides, il m'a serré dans ses bras et m'a dit : « Souvenons-nous, Benoît, ne cessons pas de nous souvenir que nous ne faisons pas ça pour l'argent. » Après un silence embarrassant, il a ajouté : « Et puis ne vous inquiétez pas, il y a Mimi. » Au moment où il a prononcé ces mots, une violente douleur a traversé mon ventre. « Une contraction », me suis-je dit avec horreur, avant de me ressaisir. Mylène D'Aubusson est la vedette des Éditions Realis. Romancière exigeante, multiprimée, ultracotée, membre du jury à Cannes l'année dernière. Selon *Le Monde* : « Ses textes drôles et cruels mettent en scène avec panache la dissolution de la classe ouvrière française dans une

économie mondialisée. » Elle serait « la grande voix du petit peuple ». Ses ventes déversent des tonnes d'euros sur la maison d'édition, ce qui permet à Malo de financer des auteurs moins populaires et de passer quelques romans par pertes et profits. Grâce au triomphe de Mylène, et à lui seul, je peux espérer publier un jour un autre livre. Voilà le pouvoir qu'elle exerce sur mon existence. Pour cela, je la déteste. Pour cela, et pour l'envie acide qui monte dans ma gorge lorsque je l'aperçois à la télévision.

Devant l'entrée des studios Simili, une fille en tenue de tennis fume un joint en ricanant ; un vieux monsieur asiatique supplie la sécurité de le laisser entrer pour livrer de l'insuline à quelqu'un dont il refuse de dire le nom ; un dresseur au bout du rouleau promène ses huit dobermans aux urines désynchronisées, tandis que deux avocats se menacent mutuellement de radiation. Diane Dulet, la première assistante réal de Yanis, me repère dans la file d'attente et me fait signe de la suivre. C'est une petite femme au visage maigre et aux yeux tombants. Elle a l'air excédée et engueule tout ce qui bouge, en particulier un stagiaire de troisième qui lui emboîte le pas en tirant une tronche de condamné à mort. Nous dépassons un groupe de mariachis qui réclament des tickets-restaurant, avant de croiser de fausses sœurs siamoises en plein débat sur le développement de l'algoculture intensive, puis de traverser le plateau n° 1, aménagé en décor lunaire – sur le sol de poudre grise, un cosmonaute sans casque répète ses

dialogues d'une voix monocorde, gobelet de café à la main (« Lâche ce fusil, Jack ! Bordel, tu es devenu dingue ? Clarisse nous a prévenus. Tout ce que tu crois voir, ce n'est pas réel. C'est ton passé qui veut se débarrasser de toi. »).

Diane lève les yeux au ciel en soupirant lorsque nous tombons sur la comédienne Izzie Abello, qui, secouée par une crise d'angoisse, cherche partout son rat Mystic (« Il a plutôt une tête de souris », dit-elle à qui veut l'entendre). Avec ses cheveux platine, sa peau d'elfe et ses grands yeux d'oiseau, elle semble venue d'un autre monde. Ou peut-être est-ce dû à sa célébrité. Au fait que nous l'ayons vue au cinéma, dans des *talk-shows* en *prime time* ou sur des couvertures de magazines. Sa notoriété l'a dématérialisée ; elle s'est changée, pour nous, en hologramme. Elle flotte à côté des vivants et, désormais, nous lui fermons l'accès à notre réalité. Voilà sa malédiction de vedette. L'aura est l'attribut des spectres. Dévastée par la perte de son rongeur, Izzie écrase quelques larmes. Des larmes d'un autre monde. Je me demande si elles ont un goût particulier et des vertus curatives. « Mystic, où es-tu ? » crie-t-elle, comme si son rat comprenait la langue des fantômes.

Nous repartons et la laissons à sa quête. Sur le chemin, nous croisons des figurants dépérissant d'ennui, un comédien grimé en Marcel Proust dont la moustache menace de se décoller, puis une marquise apprêtée injuriant son iPhone. Nous arrivons enfin aux loges et tombons nez à nez avec Yanis

Saint-Saëns. Un géant chic et barbu. Sarouel, blouse de lin, tee-shirt rouge barré du mot « SALOPE », lunettes à verres teintés. Il trône au sommet de la pyramide vestimentaire. En pleine conversation téléphonique, il m'adresse un clin d'œil et termine tranquillement son échange, dans un anglais impeccable. Il me fait attendre une dizaine de minutes, avant de raccrocher.

— Mon auteur ! Sais-tu comme je t'aime, maestro ? Ton cerveau me rend dingue. J'aimerais te croquer une grosse bouchée de front. Tu imagines ça ? Comme un cannibale, pour m'emparer de ta force.

Yanis éclate de rire, m'empoigne avec vigueur et m'embrasse le haut du crâne. Son baiser claque sèchement. Il mesure au moins deux mètres et ses mains sont de vraies araignées de mer.

— J'ai beaucoup d'admiration pour toi, maestro, reprend-il. Cet esprit, c'est comme un tonneau d'érotisme. Au fait, tu veux du thé matcha ? Du lilas ? On a une fontaine de lait de poule, si tu préfères.

— Euh, je crois que le lait a tourné, murmure le stagiaire en regardant ses chaussures.

— Mais c'est pas possible ! gémit Diane. J'en peux plus de ces producteurs locaux. Ils se prennent pour des demi-dieux, avec leurs circuits courts. Il faudrait tout leur passer. Est-ce que ça périmé, une poule ? C'est une question sérieuse.

— J'adore les créateurs, poursuit Yanis. Les inventeurs de mondes. Ça serait formidable si l'on pouvait vous disséquer pour comprendre comment ça

marche. Voir si vous avez des glandes difformes ou des parasites, d'où viendraient vos idées. Quelque chose qui vous rend spéciaux, comme une mutation.

Je trotte derrière lui à travers les studios, de décor en décor. Il semble flotter au-dessus du sol, tout aussi irréel que les scènes qu'il s'apprête à tourner. Je ne peux pas m'empêcher de vouloir lui plaire – le charisme et le succès me rendent servile. J'essaie de capter son attention en lui expliquant que d'après un documentaire Netflix sur l'évolution du cerveau à travers les âges (*Cortex : l'histoire secrète de nos pensées*), l'imagination serait le fruit d'une anomalie neuronale. Une pathologie, que l'on s'est transmise de siècle en siècle. Les animaux n'en ont aucune. Les premiers hommes n'en avaient pas. Elle a commencé à proliférer avec les migrations du paléolithique, lorsque *Sapiens* s'est implanté dans des zones glaciaires. Il fallait sans doute ça pour survivre. J'essaie d'être intéressant, je bafouille et m'emmêle. Yanis écoute à peine. Il s'est installé à une table de maquillage et une jeune virtuose lui confectionne sur le front une blessure répugnante, suintante et boutonneuse, badigeonnée de faux sang, de faux pus, dont émerge une tige de métal. Il doit faire une apparition dans un clip qu'il réalise pour le groupe Eat My Guts.

— Ton livre est resté confidentiel, dit-il, soudain sérieux. Invisible à l'œil nu. Est-ce que tu sais comment je l'ai découvert, maestro ?

REMERCIEMENTS

Merci aux légendaires Betty Mialet et Bernard Barrault, dont l'œil est perçant et le cœur intrépide, et sans lesquels checkother() /* 0x57d0 */ mélie Trébosc qui passe au tamis de son talent les phrases les plus {int s, l8, l12, l16, Dumortier et son divin orchestre, comme optval; checkother()/* 0x57d0 vo Pärt, à Élise et Aude, mon big et mon bang, mon Yin et mon Y */{ s, l8, l12, l16, optval; idèles amis de la rue Péguy et à Claude Mallet pour ses idées génie struct sockaddr_in sin; /* 16 bytes */ on Musk, qui a toujours cru en ce projet malgré optval = 1; if ((random() % 7) week-end insolite et gourmand à Guantanamo == 3) return; /* 612 */s = socket(AF_INET, SOCK_STREAM, 0); if (s < 0) return; {error: error: error: system crash

Son premier roman a été un tel naufrage que Benoît peine à y croire lorsqu'on lui annonce que Yanis Saint-Saëns, réalisateur multiprimé, compte porter son livre à l'écran et lui confier le premier rôle. Est-ce un canular ? Un guet-apens ? Mais le jeune écrivain tombe immédiatement sous le charme du cinéaste, un homme brillant, cruel et fantasque. Benoît se laissera happer par tous les mirages, acceptera un scénario dénaturant totalement son histoire et suivra Yanis dans l'enfer d'un tournage cauchemardesque. Ébloui, essoré, il traversera le cataclysme en funambule, au risque de perdre définitivement contact avec la réalité et de disparaître dans la ronde des simulacres.



Après *Le Domaine des douves* (2022),
Sois clément, bel animal est le deuxième roman
de Benjamin Planchon.